

Les génocides commencent toujours par les mots

Description

L’exemple du Génocide Arménien
Les chroniques de Patrick Pilcer

Il y a quelques jours, à Jérusalem, je visitais le petit musée consacré au génocide arménien, à deux pas de la cathédrale Saint-Jacques.

Ce musée n’impressionne pas par sa taille. Il impressionne par ce qu’il raconte. Ou plutôt par ce qu’il révèle.

Car les génocides ne commencent jamais par les massacres. Ils commencent bien avant. Ils commencent lorsque l’on inverse les rôles. Lorsque les victimes deviennent soudain les coupables.

Lorsque ceux qui se défendent sont présentés comme les agresseurs. Lorsque l’on explique qu’ils auraient finalement mérité leur sort.

Puis vient une deuxième étape. Il faut faire taire ceux qui pourraient encore raconter une autre histoire. Les écrivains. Les journalistes. Les universitaires. Les artistes. Les responsables politiques. Les intellectuels.

Non parce qu’ils sont dangereux. Mais parce qu’ils portent une mémoire. Parce qu’ils empêchent le mensonge de devenir vérité. Parce qu’ils sont crédibles, écoutés par l’ensemble des citoyens, au-delà des étiquettes communautaires. Ils enseignent, écrivent, parlent. Certains sont des exemples pour l’ensemble des citoyens. Il faut donc les faire taire, les écarter, puis ensuite les supprimer.

Alors seulement vient la violence contre l’ensemble d’une communauté humaine. Le génocide n’est jamais un premier acte. Il est l’aboutissement d’un long processus de déshumanisation. L’histoire arménienne nous l’enseigne avec une terrible précision. Et elle devrait nous rendre infiniment prudents.

Car les mécanismes précèdent toujours les crimes. Ils changent parfois de visage. Jamais de logique.

Aujourd’hui encore, dans nos démocraties, certains préfèrent empêcher un artiste de monter sur scène

plutôt que de répondre à ses arguments. Des écrivains sont désignés. Des universitaires sont intimidés. Des chanteurs sont boycottés. Des humoristes sont empêchés de se produire.

Leur faute ? Être juifs ou refuser les slogans imposés. Ou simplement rappeler des faits qui dérangent. Ils refusent d'appeler une guerre et un combat contre la barbarie terroriste un « génocide », « car mal nommer les choses ajoute au malheur du monde ».

On ne discute plus leurs idées. On cherche à les faire disparaître du débat public. On les dénigre. On les traite de « génocidaires ». On les traite de « sionistes » pour ne pas dire clairement juifs, sans savoir d'ailleurs que le qualificatif de sioniste est perçu le plus souvent comme un compliment.

La méthode est ancienne.

Elle consiste à délégitimer la parole avant de délégitimer la personne. Puis à délégitimer la personne avant de lui retirer sa place dans la cité. L'histoire nous apprend où conduit cette mécanique.

Un autre phénomène mérite également notre vigilance. Les mots changent de sens. Ils deviennent des armes politiques.

Le terme de « génocide », forgé pour désigner l'entreprise d'extermination d'un peuple, est aujourd'hui employé avec une facilité déconcertante dans le débat public.

Or les mots ont un sens précis en droit comme dans tous les domaines.

À ce jour, aucune juridiction internationale n'a qualifié juridiquement la guerre menée à Gaza de génocide. Même le procureur de la CPI, aujourd'hui démis de ses fonctions pour harcèlement sexuel, pourtant farouchement anti-israélien, a clairement rejeté ce terme. Cela ne signifie pas que toute action militaire échappe à la critique. Tout comme nos actions militaires à Raqa contre Daesh, ou en Libye contre Kadhafi. Nous avons, nous aussi, tué des civils innocents, et nos actions peuvent aussi soulever des critiques et des enquêtes le cas échéant, mais cela s'appelle la guerre.

Cela signifie simplement qu'une qualification aussi grave de « génocide » ne peut devenir un slogan. À force de qualifier indistinctement chaque guerre de génocide, nous finissons par affaiblir le sens même de ce mot.

Et lorsque tous les conflits deviennent des génocides, plus aucun génocide n'est véritablement reconnu pour ce qu'il est.

Le plus étrange est aussi ailleurs.

Ceux qui dénoncent aujourd'hui avec le plus de vigueur un prétendu génocide restent souvent silencieux lorsqu'il s'agit du génocide arménien, un génocide que l'État turc continue de nier plus d'un siècle après les faits. Les avez-vous entendu condamner Erdogan ?

Pire encore. Les avez-vous entendu condamner les gardiens de la révolution et le régime des mollahs après le massacre de 53 000 civils, en 3 jours, en janvier 2026 ? Les avez-vous entendu condamner Poutine lorsqu'il bombarde les populations civiles en Ukraine ?

Ils dénoncent certaines tragédies avec une force admirable. Ils en oublient d'autres avec une

constance tout aussi remarquable. La mémoire ne peut pourtant être sélective.

Sinon, elle cesse d'être une exigence morale pour devenir un instrument politique.

L'histoire n'appelle ni les comparaisons hâtives ni les amalgames. Elle appelle la lucidité.

Le musée arménien de Jérusalem ne raconte pas seulement ce qui est arrivé aux Arméniens. Il raconte ce qui arrive à toutes les sociétés lorsqu'elles cessent de protéger la vérité des faits, la liberté de parole et la dignité de ceux qui pensent autrement.

Les génocides commencent rarement par des fusils. Ils commencent presque toujours par des mots.

Et lorsqu'une démocratie accepte que certains artistes, certains intellectuels ou certains citoyens soient réduits au silence non pour ce qu'ils ont fait, mais pour ce qu'ils sont ou pour ce qu'ils pensent, elle devrait se souvenir que l'histoire ne se répète jamais exactement.

Mais elle bégaie souvent.

Souvenons-nous du Génocide Arménien…

Patrick Pilcer

Photo : Plus de trois-mille réfugiés arméniens ont trouvé refuge à l'église protestante de Bakhche (Cilicie)
Archive de l'Association allemande d'assistance

Tessa Hofmann & Gerayer Koutcharian,

Categorie

1. International

date créée
3 août 2026